

P9S531B/P9S5T31 – SEPTEMBRE 2006

LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

Corrigé

1 – Quel est l'objet de la linguistique ? (2 pts) (Question déjà donnée en septembre 2004)

« La linguistique a pour objet l'activité (1 pt) de langage appréhendée à travers la diversité des langues naturelles. » (1 pt)
(Antoine Culioli, *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 1, p. 14)

Une autre réponse a été acceptée, la jakobsonienne :

« L'équivalence dans la différence est le problème cardinal du langage et le principal objet de la linguistique. » (Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, tome 1, p. 80)

2 – Qu'est-ce que la double articulation ? (8 pts)

Si à chaque message devait correspondre un cri ou grognement différent, il faudrait avoir à sa disposition autant de grognements différents qu'il existe de différents messages, c'est-à-dire des grognements en nombre infini. (1 pt)

Ceci est bien au-dessus des capacités de production de l'appareil phonatoire humain, des capacités de discrimination de l'oreille humaine et des capacités de mémorisation du cerveau humain. (1 pt)

Il faut donc bien qu'il existe, au sein de la langue, un mécanisme qui limite le nombre des unités à manipuler : un économiseur d'unités. Comme il est impossible que chaque message soit complètement différent de tout autre, il faut bien que ces messages 1) puissent ne pas se limiter à un grognement ponctuel mais adopter des dimensions variables et 2) permettre à des unités identiques de se retrouver dans des messages distincts. (V. *infra* la récursivité.) (1 pt)

C'est ici qu'intervient la double articulation. (Martinet, *ELG*, § 1.8)¹

Tout énoncé se subdivise ou s'articule en un certain nombre d'unités à la fois douées d'une **forme phonique** ou **signifiant** et d'un **contenu sémantique** ou **signifié**. Les plus petites de ces unités significatives sont les **morphèmes**. Leur nombre fini s'adapte bien aux capacités finies de la mémoire humaine. Voilà pour la première articulation. (1 pt)

Le signifiant (1 pt) des morphèmes, à son tour, s'articule en unités douées de **forme phonique** mais **dépourvues de sens**. Les plus petites de ces unités distinctives sont les **phonèmes**. Les phonèmes sont donc des unités minimales de seconde articulation. Leur nombre fini et très peu élevé s'adapte bien tant aux capacités de production limitées de l'appareil phonatoire humain qu'aux capacités de reconnaissance restreintes de l'oreille humaine. (1 pt)

La double articulation en morphèmes et en phonèmes est un prodigieux mécanisme qui permet de passer d'un nombre fini et tout à fait réduit d'unités phonologiques (33 en

¹ Lorsqu'on vous renvoie à un ouvrage, il faut aller y mettre le nez. C'était vrai dans le courant de l'année. Cela reste vrai maintenant.

français, 44 en anglais) à un nombre lui aussi fini d'unités morphologiques mais en nombre bien plus élevé (quelques centaines de milliers dans toutes les langues).² (2 pts)

Mais comment passe-t-on du nombre fini des unités morphologiques au nombre infini des unités syntaxiques que sont les phrases ? **La double articulation ne nous en dit rien.**

3 – Qu'est-ce qui permet de rendre compte de l'infinie diversité des phrases ? (6 pts)

C'est en introduisant un **niveau transformationnel** dans la grammaire que Chomsky a pu rendre compte du miracle de la créativité du langage. Ceci, en deux étapes. (2 pts)

1) Les unités morphologiques en nombre fini sont susceptibles de se combiner sur l'axe syntagmatique pour donner lieu à des phrases de type simple appelées **phrases noyaux**, elles aussi **en nombre fini**. La structure de ces phrases noyaux s'appelle la **structure profonde**. (1 pt)

Des règles transformationnelles, **en nombre fini**, permettent de convertir les structures profondes en structures de surface, l'union des transformations unaires et des transformations généralisées permettant de **varier à l'infini** les séquences issues de la composante syntaxique, interprétées par la composante phonologique. (2 pts)

Ce sont ces règles transformationnelles qui viennent parfaire le mécanisme de la double articulation pour rendre compte de cette extraordinaire économie réalisée par le langage : pour permettre, à partir d'une poignée d'une cinquantaine d'unités de départ, en passant par les étapes successives des morphèmes, des phrases noyaux et des transformations, de produire tout l'œuvre d'Homère, *l'Illiade* et *l'Odyssée*, tout l'œuvre de Du Fu et celui de Li Bai, tout l'œuvre de Basho, tout l'œuvre de Dante et celui de Shakespeare, tout l'œuvre de Tolstoï et celui de Dostoïevski, tout l'œuvre de Victor Hugo sans compter les *Principia mathematica* de Newton ou *La Critique de la raison pure* de Kant et tout *San Antonio*. (1 pt)

4 – Vous résumerez les différentes étapes qui mènent d'unités linguistiques en nombre fini à des unités linguistiques en nombre infini. (4 pts)

- A partir de phonèmes en nombre fini (30 à 50 selon les langues) on peut former le signifiant de centaines de milliers de morphèmes. (1 pt)

- A partir de morphèmes en nombre fini, les règles de la composante syntagmatique permettent de rendre compte de la séquence de base sous-jacente à des phrases noyaux en nombre fini elles aussi. (1 pt)

- A partir de ces séquences de bases en nombre fini, en leur appliquant des transformations en nombre fini il est possible de rendre compte de l'infinie diversité des phrases possibles dans une langue donnée. (1 pt)

- C'est

- la récursivité des phonèmes dans le signifiant des différents morphèmes :

[ɛ̃tɛlɛktɥɛ̃], [yɪlybɛ̃ly], [lɔgɔmaʃi] par exemple celle de [l] (figurant ici en gras) dans ces trois mots complètement différents

- la récursivité des morphèmes dans les différents syntagmes et phrases

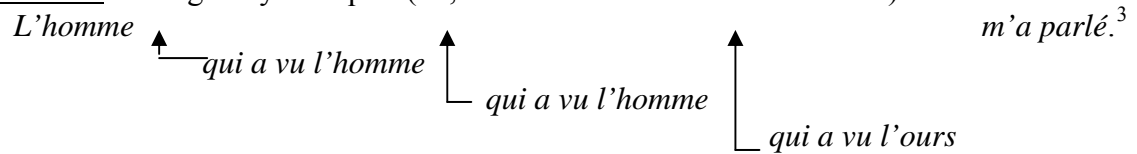
« L'empereur céleste vient de faire construire un palais de jade blanc, dit l'homme en robe **cramoisie**. »
(*Biographie des regrets éternels*, trad. Jacques Pimpaneau, 1989, p. 102)

² Beaucoup ont prétendu que les morphèmes et les mots étaient en nombre infini. Mais alors comment pourrait-on bâtir des dictionnaires satisfaisants ? L'*OED* en 16 volumes comporte 425000 entrées. C'est un nombre considérable mais il n'est pas infini.

« Dans le rectangle de la porte ouverte, les dernières teintes **cramoisies** du ciel se fondaient en nuances plus pâles, auxquelles la masse indistincte de la forêt faisait un immense socle noir. » (Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, 1916, pp. 81-82)

« En contrebas proliféraient ces plantes sauvages dont un vieil ami lui apprendrait bientôt les noms : hautes gentianes, ravenelles jaunes, varaires blancs, bardanes aux boulettes rosâtres, knauties mauves, orchis pourpres, œillets de poètes **cramoisies**... » (Robert Sabatier, *Les Noisettes sauvages*, 1974, p. 165)

- la récursivité des règles syntaxiques (ici, celle de l'insertion d'une relative)



qui rendent possible ce passage du fini à l'infini. C'est bien là qu'apparaît la créativité du langage, **une créativité d'ordre synchronique**, celle qui est **gouvernée par les règles**.⁴

(1 pt)

Ces règles sont celles de la syntaxe. C'est la syntaxe qui introduit la possibilité de créativité, la possibilité du nombre infini des énoncés possibles. Avant, au niveau du lexique, on reste dans le domaine de la finitude.

QUESTION SUBSIDIAIRE

[Cette question vous permet d'ajouter un point (ou pas du tout) à votre total sauf si ce total se monte déjà à 20.]

Procédés de dérivation : Quel est le masculin du mot *chèvre* ? (Donnez une brève explication.)

1°) DES ETYMOLOGIES fantaisistes ont été évoquées. C'est ainsi que les boucs devraient leur nom à la petite barbe—ou bouc—que les chèvres portent au menton. En fait le mot *bouc* au sens de « barbiche » est d'apparition récente (fin XIX^e siècle). Il a acquis ce sens par abréviation de l'expression *une barbe de bouc* (et non *une barbe de chèvre*).

Le mot *bouc* provient très probablement du gaulois **bucco*.⁵ Il a éliminé en français le mot latin *caper* « bouc » d'où est dérivé le mot *capra* « chèvre ». En latin il existe donc bien une relation de dérivation entre *caper* et *capra*. Le mot *caper* est le masculin d'où dérive *capra* et, inversement, *capra* est le féminin dérivé de *caper*. Rien de tel en français comme on va le montrer plus loin.

On peut aussi évoquer la situation de l'anglais où *goat* est un terme générique (valant pour le mâle aussi bien que pour la femelle comme les mots français *pie* ou *castor*) qui peut se spécialiser pour désigner l'animal femelle. La désignation du mâle nécessite la préfixation

³ Cet exemple est, bien entendu, caricatural mais il montre que les transformations généralisées viennent se lier aux transformations unaires pour varier à l'infini la structure des phrases noyaux. V. Chomsky, *Aspects*, p. 15, premier alinéa du § 3 *The organization of a generative grammar*, p. 5 du fascicule distribué à tous. Revoyez aussi vos notes prises au cours du vendredi 18 XI 2005 à Reims, aux cours des lundis 21 et 28 XI 2005 à Troyes.

⁴ A côté de cette créativité gouvernée par les règles qui rend compte des infinies possibilités du langage du point de vue synchronique, il existe une créativité qui **change** les règles et qui donc opère au plan **diachronique**. C'est ce que l'on nomme souvent *analogie* (Saussure, *Cours*, pp. 221-37). L'analogie est une régularisation au plan synchronique qui vient introduire une irrégularité du point de vue diachronique. Ainsi, l'ancien *je treuve*, pris dans le système d'une conjugaison, se change en *je trouve* par analogie avec *nous trouvons* ou *vous trouvez*. De même *je preuve* > *je prouve* alors que *la preuve*, qui n'est pas pris dans le réseau homogénéisant d'une déclinaison, échappe à l'analogie et reste *la preuve*. La règle qui voulait que les [o] brefs du latin aient un destin différent en syllabe accentuée <eu> et en syllabe inaccentuée <ou>, se trouve contrariée dans la conjugaison des verbes : il s'agit bien de créativité et de créativité qui change les règles.

⁵ Certains croient y voir un mot d'origine germanique (celui qui correspond aujourd'hui à l'anglais *buck* ou à l'allemand *Bock*) mais la chose est peu vraisemblable (même si les deux mots, celtique et germanique, ont la même origine indo-européenne, **bhukkos*). Le mot breton correspondant à **bucco* est *bouc'h* ['bu:x] (≠ *gavr* ['gawr] « chèvre ». Cf. le célèbre tumulus de Gavrinis dans le golfe du Morbihan : *Gavrinis* = « île de la chèvre », avec *inis* pour *enez* « île »).

d'un spécificateur de sexe, *he* ou, plus familièrement, *billy* (*a he-goat, a billy goat*). Et alors, pour plus de précision, l'animal femelle peut recevoir l'appellation de *she-goat* ou de *nanny goat*. Là non plus, pas de relation de dérivation mais, bien sûr, la raison en est autre.

Voilà pour le point de vue diachronique. Prenons maintenant résolument celui de la question posée, il est synchronique.

2°) BREVE EXEGESE DE CETTE QUESTION – D'entrée de jeu le terrain est balisé : « Procédés de dérivation ». Il s'agit par conséquent d'étudier un procédé de dérivation et rien d'autre. Un procédé de dérivation n'a rien à voir avec la lune et les étoiles, le mouvement des marées, le sexe des anges ou celui des chèvres. C'est une réalité linguistique, strictement linguistique.

Vient ensuite la question : « Quel est le masculin du mot *chèvre* ? » Cette question porte, nous précise-t-on, sur un mot, c'est-à-dire sur une unité linguistique. Ceci nous est confirmé du fait que *chèvre* figure en italiques : il s'agit bien du mot (unité linguistique) et non de l'animal (entité extralinguistique) que l'on peut voir au bout d'une corde allègrement brouter l'herbe grasse des talus le long des chemins creux.⁶

Forts de cette réflexion liminaire, venons-en au vif du sujet.

La dérivation est un procédé lexicogénétique qui consiste à adjoindre un ou plusieurs affixes à un radical.⁷ Par exemple, le suffixe *-esse* sert à dériver un mot féminin (désignant l'animal femelle) d'un mot masculin (désignant l'animal mâle) :

tigre → *tigresse* *âne* → *ânesse*

Ou encore, le suffixe *-eur* sert à dériver le nom d'agent de verbes :

chanter → *chanteur* *veiller* → *veilleur (de nuit)*

Alternant avec *-eur*, qui le plus souvent réfère à un être mâle (mais *tracteur*), on trouve le suffixe *-euse* qui tantôt désigne l'être de sexe opposé, tantôt un artefact :

chanteur → *chanteuse* *veilleur* → *veilleuse (petite lampe)*

On voit le danger qu'il y a à placer un signe égale entre mâle et masculin ou entre femelle et féminin : on ne saurait assimiler le système **linguistique** du genre à la catégorie **extralinguistique** du sexe ! La relation de masculin à féminin qui existe entre *veilleur* et *veilleuse* ne fait pas de la petite lampe la femelle du gardien de chantier (même par un romantique clair de lune).

En tout cas, impossible de voir en *chèvre* le dérivé de quelque mot masculin que ce soit.

Un cas particulier de dérivation est la dérivation inverse qui consiste à retrancher, au contraire, un élément qui est—ou qui est traité comme—un suffixe. Ainsi l'anglais a emprunté au français le mot *liaison*. Par apocope de la terminaison *-on*, il a formé le verbe *liaise* au sens de « se concerter avec » :

*We work in close **liaison** with the police.* (Oxford Advanced Learner's Dictionary)

*Community workers will **liaise** with the police in an effort to prevent further violence.*
(Macmillan English Dictionary for Advanced Learners)

⁶ Ceci est une convention bien connue. Lorsqu'on dit qu'*Héloïse* s'écrit en sept lettres, c'est du mot, c'est de l'unité linguistique qu'il s'agit. *Héloïse* figure alors en italiques. Si l'on veut maintenant parler de la nièce du chanoine Fulbert, alors le mot *Héloïse* figure en romains : Héloïse aime Abélard. Cette même convention est bien connue des étudiants en littérature. Lorsqu'on dit que Hamlet est passé maître dans l'art du calembour, le mot *Hamlet* s'écrit en romains : il s'agit du personnage. Mais lorsqu'on parle de la pièce de Shakespeare, alors le mot doit figurer en italiques : *Hamlet* est l'une des quatre grandes tragédies de Shakespeare avec *Othello*, *King Lear* et *Macbeth*. Maintenant, dans une copie manuscrite, impossible de faire la différence entre italiques et romains. Dans ce cas, le soulignement remplace l'italique : *Othello* est une pièce de Shakespeare. *Othello* s'écrit en sept lettres. Le mot grec κάθαρσις veut dire « purification » ; en français, ce mot, *catharsis*, s'utilise en littérature au sens de « purgation des passions ». (Les guillemets sont réservés à l'expression du sens.)

⁷ Voir plus amples explications sur ce qu'est la dérivation dans la réponse à la question subsidiaire de l'épreuve de grammaire de cette même session de septembre 2006 (P9S532B / P9S5T32).

De même, en retranchant la terminaison *-ent* de l'adjectif *urgent*, le français familier a formé le verbe *urger*: *Vite, ça urge!*

Le procédé de la dérivation inverse est très utilisé en français pour former un adjectif masculin à partir d'un féminin :

[gʁãd]	→	[gʁã]		[vɛʁt]	→	[vɛʁ]		[gʁos]	→	[gʁo]
<i>grande</i>		<i>grand</i>		<i>verte</i>		<i>vert</i>		<i>grosse</i>		<i>gros</i>

Le même procédé sert à dériver des noms masculins (désignant le mâle) à partir de noms féminins (désignant la femelle) :

[ʃat]	→	[ʃa]		[ʁənɑʁd]	→	[ʁənɑʁ]
<i>chatte</i>		<i>chat</i>		<i>renarde</i>		<i>renard</i> ⁸

On se heurte ici à la même impossibilité que précédemment : contrairement au cas de *renard* qui dérive de *renarde* par effacement du [d] qui termine ce mot, nul mot masculin ne peut être dérivé de *chèvre* par ablation de sa consonne finale. Pas de mot **chèv* !

Moralité, la question posée n'a pas de réponse : **il n'existe pas en français de mot masculin dérivé du mot *chèvre* pour désigner le mâle de cet animal, pas plus que le mot *chèvre* ne dérive de quelque mot masculin que ce soit.**⁹

Il faut bien se pénétrer de cette vérité première que **la langue n'est pas une nomenclature de la réalité extralinguistique**, qu'il ne faut pas confondre le **signifié** (linguistique) avec le **réfèrent** (extralinguistique). C'est de cette confusion entre mâle et masculin et entre femelle et féminin que naît le mythe, bien enraciné chez certains, que la souris serait la femelle du rat ! Ainsi que le dit Saussure :

Le signe linguistique unit non une chose [réfèrent, unité extralinguistique] et un nom mais un concept [signifié] et une image acoustique [signifiant] (Cours, p. 98),

signifié et signifiant étant tous deux des unités linguistiques. On ne doit pas confondre la chose (extralinguistique) avec le mot (signe linguistique) : le mot *chien* n'a jamais mordu qui que ce soit.

De même, croire que le mot *chèvre* ait pour masculin *bouc* reviendrait à voir dans *incubateur* le masculin du mot *couveuse*. Que le caprin mâle soit le bouc et le caprin femelle, la chèvre n'instaure pas une relation « masculin de » entre *bouc* et *chèvre* ou une relation « féminin de » entre le mot *chèvre* et le mot *bouc*.¹⁰ Le même raisonnement vaut pour *vache* et *taureau*, pour *oie* et *jar*, pour *guenon* et *singe*, pour *femme* et *homme*, même si Eve a été créée par ablation d'une côte à Adam...

⁸ Lorsque la coda de la dernière syllabe du mot est une nasale, l'apocope se complique d'un transfert de trait pertinent : [ʃjɛn] → [ʃjɛ̃]. La consonne nasale finale de *chienne* tombe en laissant pour trace la nasalisation de la voyelle précédente. Comme il n'existe de voyelles nasales en français que pour les deux degrés d'aperture les plus ouverts, si la voyelle qui précède le [n] final est une voyelle fermée, elle s'ouvre pour accueillir le trait de nasalité : [lapin] → [lapɛ̃]. [i], voyelle fermée, s'ouvre pour passer à [ɛ̃], voyelle mi-ouverte.

⁹ Bien entendu il ne s'agissait ici que d'une question accessoire et subsidiaire. Cette seule phrase en gras suffisait à y répondre. Tout le reste n'est que scholies périphrastiques et gloses circonlocutoires.

¹⁰ Il existe bien une relation de dérivation entre *chèvre* et *chevreau* mais *chevreau* désigne le petit de la chèvre (et du bouc) sans distinction de sexe. De même il existe une relation de dérivation entre *renard* et *renardeau*, *renardeau* désignant le petit du renard. Mais il est aussi difficile de voir dans *renardeau* le masculin de *renard* que dans *ânon* le masculin d'*ânesse*. Le masculin d'*ânesse* est *âne*, le masculin de *renarde* est *renard*, le masculin de *chèvre* ... il n'y en a pas.

Il y a eu 48 copies remises. Les auteurs de 17 d'entre elles n'ont pas répondu à la question.

27 ont donné des réponses erronées qui sont les suivantes :

- | | | | |
|---------------------|----|-----------------------|---|
| - <i>bouc</i> : | 20 | - <i>capricorne</i> : | 1 |
| - <i>chèvre</i> : | 3 | - <i>mouton</i> : | 1 |
| - <i>chevreau</i> : | 2 | | |

Félicitations aux auteures des quatre bonnes réponses :
Audrey ILLIS
Jaouida MOULAÏ
Pauline QUANTINET
Camille VETTER

Beaucoup de ces réponses erronées étaient dues au fait qu'on ignorait le sens du mot *dérivation* (v. la petite note sur la formation des mots en appendice au sujet de grammaire (P9S532B) de cette même session). Il y a eu 4 bonnes réponses, soit 8,33% du total des copies.

Bêtisier

P9S531B / P9S5T31 – Linguistique générale – Septembre 2006

- [Procédés de dérivation : Quel est le masculin du mot *chèvre* ?] Ce procédé fait partie du premier ordre de la représentation linguistique où l'on représente une image acoustique avec un procédé.
- Le suffixe *èvre* est exclusivement féminin : une lèvre, une trève, une crève...
- On peut avoir une structure profonde : eg : the mug was broken by Brian.
- La double articulation est une séquence de deux ou plusieurs consonnes qui comporte le stress.
- La double articulation du langage rend compte du fait que les morphèmes peuvent être perçus sous deux angles différents mais complémentaires : 1 aspect graphique + 1 aspect phonique.
- D'abord, tentons une définition de la phrase. Le plus simple serait de dire qu'elle comporte un (ou plusieurs) mot, qu'elle commence par une majuscule et qu'elle se termine par un point.
- Définition de la phrase : it is a complex linguistic grammar form. Elle commence par une majuscule et finit par un point.
- La sémantisation peut permettre aux unités linguistiques en nombre fini de passer à des unités linguistiques en nombre infini.
- Son unité linguistique [celle de *be*] est en nombre fini.
- c'est la déformation artistique du langage qui permet de rajouter toute une série illimitée de phrases.
- Ce qui permet de rendre compte de l'infinie diversité des phrases est la segmentation.
- Les étapes qui mènent d'unités linguistiques en nombre fini à des unités linguistiques en nombre infini sont les suivantes : segmentation / identification / classification.¹¹
- Le rhythmic slang qui passe par deux étapes permet de passer d'unités linguistiques en nombre fini à des unités linguistiques en nombre infini.
- les morphèmes sont infinis.

¹¹ Cette réponse s'est retrouvée dans plusieurs copies. Les trois étapes citées sont celles qui président à l'établissement des unités linguistiques, phonèmes ou morphèmes—à l'établissement d'un phonème /l/, à l'établissement d'un morphème {cramoisi} en français. Etablir des unités n'a rien à voir avec le nombre de ces unités ! C'est la simple apparition du mot *étape* dans la question qui a déclenché la réponse des trois étapes de l'établissement des unités. Mais cette réponse aurait tout aussi bien pu être LARVE / NYMPHE / IMAGO ou encore CHENILLE / CHRYSALIDE / PAPILLON en énumérant les trois étapes de la métamorphose des insectes ou de celle des papillons. La chose aurait été tout aussi sensée et le rapport à la question tout aussi serré.

Langue

- Yesterday my father who was sick has gone. -1
- Chacun peut avoir son propre langage.
- Cet agencement phonèmes-morphèmes est dû grâce à la double articulation.
- Les phonèmes qui sont 44 environ
- Les énoncés multiples et diverses
- La linguistique étudie l'évolution d'une langue et suit toute son évolution jusqu'à maintenant.
- Ces unités sont mises en relation
- Le masculin du mot « chèvre » est un bouc. On a donné ce nom à cause du petit bouc que les chèvres ont au menton.
- afin de les identifier
- Le verbe peut être considéré comme le noyau.
- Le verbe doit être commutateur.
- « walked » est composé de « walk » + « -ed ». ¹²
- Il est suivi d'un groupe adjectival.
- La double articulation se définit sur l'axe paradigmatique.
- Le premier stade et celui des notions.
- C'est cela qu'on appelle la double articulation du langage : le fait qu'on est des unités minimales de sens ou non.
- C'est règles viennent de la séquence de base.
- s'il on place ces pronoms en position COD...
- (c'est à dire) ¹³
- (lexème)ⁿ, (ségrégation)ⁿ : **PETITE NOTE ORTHOGRAPHIQUE**

L'orthographe française fait usage des accents aigu, grave et circonflexe. Ces accents ne s'utilisent pas au gré de la fantaisie du scripteur. En particulier l'orthographe française refuse un accent à la lettre <e> lorsque celle-ci est suivie de deux ou plusieurs consonnes :

la brebis bêle ≠ *la mer est belle*
je pèle ma poire ≠ *j'épelle le mot* désémantisation avec deux <a>

d'où *segment* et non **ségment*. De même : *insecte*, *pincette* mais *ascète*

Même chose pour la lettre <e> suivie d'une unique consonne finale :

cêpe (champignon) ≠ *cep*, « pied de vigne »
tél comme *telle*
sél comme *selle*

De même, /SEB/ peut s'épeler *cerf*, *serf*, *ser*, *sert* ou *serre* : c'est toujours la même règle orthographique qui marche.

De ce point de vue la consonne <x> compte pour deux lettres (c'est une lettre double). Autrement dit un <e> suivi d'un <x> n'est jamais porteur d'accent :

annexion ou *connexion* comme *affection* ou *exception*
texte et non **têxe*
lexème et non **lêxème*.

De même : *lexique*, *Mexique*, *Alexandre*, *exaucer*, *examen*, etc.

¹² Rappelons que les guillemets sont utilisés pour faire apparaître le sens des termes alors que l'italique s'applique aux termes cités (dans l'écriture manuscrite, l'italique est remplacé par le soulignement).

Ex. : *walked* a pour radical *walk* (dans un texte manuscrit : walked a pour radical walk).

Ex. : Le lexème verbal *be* peut se gloser au moyen de « exist », de « take place » ou de « (have) come ».

(Les guillemets servent aussi à encadrer les citations plus longues que le mot : voir la réponse à la question 1.)

¹³ La locution conjonctive *c'est-à-dire* comme la locution prépositive *vis-à-vis*, comme le nom composé *arc-en-ciel* exigent deux traits d'union pour exhiber leur bonne entente, attachement, alliance et solidarité.